

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 27 (1939)

Heft: 544

Artikel: Le service auxiliaire national et les femmes suisses

Autor: E.Gd.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-263357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Mouvement Féministe

Paraît tous les quinze jours le samedi

Il n'y a pas de petits
peuples. Quiconque donne
un grand exemple est
grand.

Victor HUGO.

DIRECTION ET RÉDACTION

M^{lle} Emilie GOURD, 17, rue Töpffer

ADMINISTRATION

M^{lle} Renée BERGUER, 7, route de Chêne

Compte de chèques postaux 1.943

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale
de Sociétés féminines suisses

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ABONNEMENTS

SUISSE..... Fr. 6.-

ÉTRANGER..... 8.-

Le numéro..... 0.25

Les abonnements partent du 1^{er} janvier. À partir de juillet, il est
délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) relatifs pour le semestre de
l'année en cours.

ANNONCES

11 cent. le mm.

Largeur de la colonne: 70 mm.

Réductions à annonces répétées

Le service auxiliaire national et les femmes suisses

Toutes nos lectrices ont pu prendre connaissance dans la presse quotidienne de l'appel lancé par le Conseil Fédéral en vue de l'organisation des services complémentaires destinés à renforcer et à seconder l'armée en cas de guerre; et bien que le paragraphe de cet appel concernant les femmes n'ait certainement échappé à aucune d'entre elles, nous le reproduisons ci-après:

Nous faisons aussi appel aux femmes et aux jeunes filles. La défense nationale a grand besoin d'elles. Certaines remplaceront les hommes enlevés à la vie économique par la mobilisation. On ne demande pas à celles-là de s'engager dans les services complémentaires. D'autre part, les femmes seront très utiles, voire indispensables dans le service de santé de l'armée, dans les œuvres sociales et dans de nombreux domaines intéressant la défense nationale. Les femmes prêtes à se vouer à ces tâches peuvent s'engager dans les services complémentaires. Comme les hommes, elles pourront indiquer le genre d'activité qui leur convient. Les femmes versées dans les services complémentaires contribueront à la défense nationale au même titre que les hommes astreints au service.

Il en est, parmi les femmes, qui ont jugé que cet appel constituait un grand progrès sur ce qui s'est passé en 1914, alors que, et ainsi que se le rappellent bon nombre d'entre nous, toutes nos offres de service, tout l'élan de nos bonnes volontés, avaient été repoussés et écartés, et que chaque fois que nous avions proposé de nous charger d'une tâche, on nous avait impitoyablement renvoyées à nos tricotages, ne considérant pas apparemment que nous fussions bonnes à autre chose. Il en est aussi qui estiment que les suffragistes réclamant des droits se doivent en première ligne de montrer qu'elles n'hésitent pas à remplir des devoirs, alors, que d'autres, retournant le problème, jugent que cet appel gouvernemental aurait bien plus de poids s'il était accompagné d'un geste reconnaissant aux femmes les capacités intégrales du citoyen... Toutes ont raison et aucune n'a tort. Mais la question nous paraît se poser aujourd'hui sur un terrain plus élevé encore.

Car ce qui est en danger, c'est ce à quoi nous tenons le plus: notre indépendance, notre liberté. Notre liberté de conscience, notre liberté de pensée de parole, notre

droit de réunion et d'association. Oh! nous savons bien, hélas! que ces libertés ont déjà été grignotées et entamées chez nous au cours de ces dernières années, mais nous savons aussi que le premier résultat, pire que toutes les catastrophes matérielles, d'une menace étrangère serait de les écraser. Et c'est parce que nous voulons, dans la mesure de nos moyens, contribuer à les défendre comme notre bien le plus précieux, celui sans lequel notre pays ne saurait exister, qu'il nous serait impossible de rester inactives à l'heure du danger, et que nous pensons qu'il est du devoir de toute femme de prendre conscience de cette responsabilité. Que nous le haïssions, ce devoir, nous qui étions, nous qui sommes encore des pacifistes convaincus, cela est certain. Mais il est des heures où ce n'est pas le devoir sous sa forme la plus sympathique qu'il est loisible de choisir.

On ne paraît pas, au moment où nous écrivons ces lignes, se rendre encore très clairement compte du fonctionnement de ces services auxiliaires auxquels le Conseil Fédéral nous appelle, et que beaucoup de femmes semblent considérer exclusivement sous l'angle du travail dans les hôpitaux et les ambulances. Mais de plus, et du fait de la mobilisation officielle d'un grand nombre d'infirmières et de l'enrôlement de bien des femmes dans la D. A. P., il y aurait, nous semble-t-il, une tâche essentielle à remplir pour préparer, pour les asiles, les homes d'enfants, les preventoria, etc. des remplaçantes à celles qui devront quitter leur poste au premier appel: et nous savons que dans plusieurs villes de Suisse-allemande des cours ont été organisés à cet effet, qui ont donné les meilleurs résultats. Puis à côté de ces tâches, il est encore une foule de besoins d'ordre social ou administratif auxquelles nos féministes sont admirablement préparées par leur activité dans nos groupements: pensera-t-on en haut lieu à les utiliser? un plan d'ensemble a-t-il été établi? quels services pourront rendre les Sociétés féminines, qui constituent un intermédiaire tout désigné entre les autorités et les femmes désireuses de se rendre utiles?

Les renseignements que nous avons pu obtenir jusqu'à présent sont encore très fragmentaires, et nous espérons bien que des directives pourront être fournies sans tarder, sur la meilleure manière de coordonner tous ces efforts, à celles qui s'in-

terrogent déjà de remplir leur devoir civique. Car nous regretterions beaucoup, disons-le franchement, que nos Associations féminines, nationales ou cantonales, qui ont un si bel effort à leur actif ne puissent pas, elles aussi, s'occuper résolument, dès aujourd'hui, d'une tâche dont aucune future citoyenne n'est en droit de se désintéresser.

E. Gd.

Du règne de la mère au matriarcat¹

La puissance extraordinaire de la femme, ou plutôt de la mère, et son abaissement aussi jusqu'à devenir l'esclave du foyer, présentent un des problèmes humains les plus curieux et dont les données touchent à des sentiments essentiels, à des courants de mœurs fondamentaux.

Réclamer pour la femme le droit au suffrage dans une démocratie est un acte de simple justice sociale. Pourtant combien d'esprits logiques se refusent à cette conclusion par une sorte de terreur du mystère féminin. Ils sentent que le problème qu'on leur propose comprend des données inconnues, à commencer par l'attitude déconcertante de beaucoup de femmes à l'égard de la chose publique.

A vrai dire, le problème féminin semble assez près d'être résolu sur le plan social, même dans des pays comme le nôtre où les femmes n'ont pas obtenu le droit de vote, mais où elles exercent presque toutes les professions et peuvent prétendre à la plupart des places: mais ce problème comporte bien autre chose encore qu'une solution pratique d'ordre politique et social.

Les contradictions abondent dans l'existence des femmes et dans l'histoire de leur influence. Ces contradictions sont d'ordre infiniment divers: elles effrayent les législateurs, indignent les esprits routiniers, éblouissent les âmes généreuses. Que d'initiatives admirables et que de sottise coquette! que d'intelligence vraiment libérée et que de soumission aux préjugés! quel dévouement hors ligne, et quelle possibilité d'égoïsme! quel sens du devoir et quelle folie! Vouloir étudier dans notre civilisation actuelle l'influence féminine et ses répercussions est en somme impossible, si l'on ne peut s'appuyer sur l'expérience

¹ J.-J. Bachofen, *Du règne de la mère au matriarcat*, pages choisies, par A. Turel, Paris, Alcan 1938.

historique et, plus loin, sur celle que nous four-nit toute l'évolution de l'humanité.

C'est ce travail que tenta, il y a près d'un siècle, l'écrivain bâlois J.-J. Bachofen dans des ouvrages remarquables: *Le symbolisme funéraire des anciens*, *Le règne de la mère*, *La légende de Tanaquil*. Bachofen a recherché, à travers l'étude des mythes, les échos des époques lointaines où la filiation paternelle n'étant pas encore reconnue, la femme était le centre unique de la famille et par conséquent de la civilisation naissante. Les découvertes qu'il a faites ainsi sur les coutumes, les croyances et les aspirations de peuplades qui échappent à l'investigation historique proprement dite, lui ont fait mesurer l'importance extraordinaire de la femme, pierre angulaire de toute civilisation; les déviations subséquentes à ce règne absolu d'un sexe: amazonisme et hétérisme des pré-civilisations orientales; enfin la réaction puissante de l'Occident, où la Grèce et Rome réus-

Un message des femmes françaises aux femmes tchèques

Les femmes françaises, douloureusement émuës par l'attentat commis contre un pays libre et par le régime de violence qui lui est imposé, adressent aux femmes tchèques l'hommage de leurs sentiments fraternels. En même temps qu'elles protestent contre un coup de force qui dépouille une nation amie de ses libertés, elles déclarent leur espoir indéfectible en un avenir qui fera justice du présent.

Elles leur demandent de ne pas se croire moralement abandonnées aussi longtemps qu'une femme française sera à même de mesurer dans son cœur et dans sa conscience la détresse et le courage d'une femme tchèque.

Ce message qui a été signé par le Conseil national des Femmes françaises, l'Union française pour le Suffrage, la Ligue du Droit des Femmes, la branche française de l'*Open Door*, la *Femme nouvelle*, l'Association des carrières féminines libérales, la Ligue pour la paix et la liberté, le Comité des femmes contre la guerre et le fascisme, la Ligue des mères et des éducatrices, l'Association des femmes juristes, etc. a été, non seulement remis au Ministre de Tchécoslovaquie et à la Maison tchéco-slovaque, à Paris, mais encore envoyé à M^{me} Bénéš, à Chicago.

Vacances de Pâques

Quelques notes de voyage

Bruges-la-Paisible.

Bruges-la-Morte?... que non point. Bruges-la-Réveuse plutôt, comme la qualifie un guide affiché dans une agence de voyage, ou mieux encore Bruges-la-Paisible. Paisibles, ses ruelles écartées, où seul sonne sur les pavés inégaux le bruit de mes pas, paisibles ses jardins fleuris de jonquilles et de jacinthes, que baigne le labyrinthe des canaux silencieux; paisible la Grand'Place, quand de bon matin, éveillée par le soleil qui inonde ma chambre, je mets le nez à la fenêtre pour savourer le calme air bleu de ce printemps pascal si soudainement épanoui.

Ces derniers jours cependant, les foules l'ont envahie, cette place historique, que préside de haut le robuste beffroi crénelé du XIII^e siècle. Ce matin, samedi, c'était pour le marché de Pâques. Dès l'aube, je pense, des échoppes s'y sont dressées, des boutiques en plein vent, des tentes, autour desquelles se sont accumulées les marchandises: tas de lourds sabots blancs ou bruns, que, perchés sur une jambe comme une cigogne, des femmes défilées essayent lestement à un pied déchaussé; amoncellement de fromages, boules rouges de Hollande, masse molle des crémeux, paille jaune tachée de blanc qui emmagasine l'odeur. Puis, comme partout, de la verroterie, de la bibeloterie, des étoffes, et de la confection bon marché, ici des graines à pleins sacs, là des chaînes d'énormes oignons. Et tout autour, la calme foule flamande, qui va, vient, marchande,

discute et achète, et qui barre la route, aussi bien aux autos obligées ainsi à des détours qu'aux innombrables bicyclettes qui sillonnent toutes les rues de la ville, ou aux vastes cars de tourisme, qui ont déversé hier sur la côte belge, comme ils y déverseront demain, toute une population britannique bien décidée à profiter de ces quatre jours de congé.

Les Anglais, en effet, sont venus en masse. Collèges de jeunes filles vêtues de bleu marine comme des éclaireuses, troupes de jeunes gens nu-tête, à bicyclette, caravanes de touristes enrégimentés sous la direction d'un cicérone d'agence — aucun ne s'est laissé retenir par la lourde menace qui pèse sur l'Europe, et que va concrétiser une fois de plus une odieuse agression. Point d'Allemands: qui s'en étonnerait? mais des Français et des Hollandais nombreux aussi, presque tous avec leur voiture particulière, qui, rangées en double quadrilatère sur la Grand'Place font une garde d'honneur curieusement anachronique au monument central des chefs brugeois à la bataille des Eperons (1302). Tout ce monde parcourt au pas accéléré les églises, les musées, les places, les rues, se photographie mutuellement au pied des monuments, envahit les restaurants et les magasins de souvenirs, s'appelle et s'interpelle, remonte en cars et disparaît. Ouf!...

Ceux qui restent sont moins bruyants. Ils visitent en connaisseurs, guides et manuels d'histoire de l'art en main, les trésors que la ville discrète leur révèle. Ils savent admirer les reflets de la lumière d'avril sur les canaux, la reverberation des vieilles façades dans l'eau dorée, l'épanouissement inattendu du feuillage des maronniers du Dyer. Et à toute heure, un brin

anxieux, malgré la détente involontaire qu'amène la contemplation de tant de paix, ils se retrouvent au coin de la Grand'Place, devant la boutique du libraire, où l'on affiche, marquées en rouge, les éditions successives des principaux journaux belges. C'est là que l'on va aux nouvelles politiques, le cœur toujours un peu tenné d'angoisse, quoiqu'on en ait, quand on se sait à près d'un millier de kilomètres de son pays, et quand si brutalement vite éclatent les événements...

Faut-il dire ici la valeur que j'ai trouvée aux grands journaux belges en ces circonstances? et combien leur attitude nette et sévère, leur vision haute et juste, leurs exposés objectifs (toutes les dépêches d'agences publiées par le *Soir*, par exemple, sont signées, ce qui empêche l'empoisonnement de l'opinion par les nouvelles tendancieuses d'une propagande étrangère camouflée) sont la justification du véritable rôle de la presse en ces jours tragiques? Et la même note résonne pour la politique intérieure, même après ces élections dont on attendait le résultat avec tant d'anxiété: ton sobre et courtois, aucune attaque haineuse, aucun fiel de partisan, du calme et de la dignité. Avec une presse majoritaire comme celle-là, on peut vraiment parler d'union nationale dans un pays.

Les joies de la halte.

Ces villes anciennes, si proches les unes des autres, si pareilles et si dissemblables à la fois, qu'elles soient en Flandre ou en Toscane, nous les connaissons généralement mal parce que nous les voyons trop vite. Nous galopons de l'une à l'autre, confondant forcément la grand-place de l'une avec la façade de l'hôtel-de-ville de l'autre;

nous sortons d'une cathédrale pour nous engouffrer dans une chapelle, oubliant dans un musée ce que nous avons admiré dans le précédent, et mélangeant dans notre souvenir les silhouettes des beffrois, les sonneries des carillons, et les Vierges des tableaux d'autel... De quoi voulez-vous donc que se rappellent ceux qui, suivant l'expression consacrée, ont *failli* dans la même journée Malines, Gand et Bruges? et qui, les malheureux! se vantent d'avoir déjeuné à Anvers pour coucher à Ostende, en ayant arpenté au pas de course — si ce n'est même au volant de leur auto! — les pavés de deux ou trois cités et les dalles d'une douzaine d'édifices dans l'intervalle?

Une autre supériorité du séjour sur le voyage, en plus de celle de la vision paisible qui fixe les souvenirs, c'est de permettre cette vision en des heures et des climats différents. Sous combien d'aspects n'ai-je pas vu le Béguinage de Bruges, l'autre semblerait: tantôt, une fois le soleil couché, sous un ciel de rose et d'opale, qui se reflétait dans le Lac d'Amour, tantôt dans la tiédeur d'un Lundi de Pâques, qui épanouissait les jonquilles émaillant le gazon vert au pied des vieux arbres, tantôt encore, et plus émouvant peut-être, par un temp gris balayé de nuages, alors que de douce voix féminines dans la chapelle de Ste Elisabeth semblaient répondre par leur chant de paix aux paroles de crainte de la vieille marchande de dentelles, là sur la placette, dont le petit-fils était parti la veille pour rejoindre les troupes de couverture de frontière... Et les canaux, ces chemins d'eau à travers la ville, qui serpentent sous les ponts, le long des vieux quais bordés de maisons aux toits pointus, quand on les parcourt en canot à rames ou à moteur, combien